L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du Journal.

TEMPERATURE.

Samedi 4 octobre 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	22
Midi	76	22
3 p. m.	78	23
6 p. m.	80	24

L'hospitalité Islandaise.

M. Charles Halphen, qui a fait un long voyage en Islande, le raconte dans la "Montagne." Ce qui "a le plus surpris, c'est l'absence d'arbres et l'absence de champs: le pays est trop froid pour que les céréales y murissent; aussi ne voit-on point de culture autour des fermes, sauf un jardinet où poussent quelques pommes de terre, un chou et deux salades. Le paysan se contente de faucher l'herbe pour faire du foin, qui nourrira, l'hiver, ses poneys, ses vaches et ses moutons, et de pêcher dans les lacs et les rivières la truite et le saumon. Tous les Islandais sont luthériens, le fermier est souvent aussi le pasteur, la chapelle, dans ce cas, s'élève à côté de sa demeure. L'hospitalité est pratiquée d'une façon exquise; M. Halphen l'a souvent éprouvé au cours de son voyage. L'Islandais, écrit-il, a les cheveux blonds, la barbe hirsute, les traits vigoureux et un air sauvage qui inspire tout d'abord quelque méfiance. Mais la douceur de ses mœurs et l'aménité de son caractère contrastent étrangement avec cette apparence. Il vous reçoit aussi bien qu'il le peut, vous donne la meilleure chambre, s'empresse pour vous servir et s'efforce de vous régaler. Le lit est peut-être un peu dur, le repas frugal, composé de laitages, d'œufs de canard, de poisson et de viandes séchées, mais la cordialité de l'accueil est telle qu'on en oublie, paraît-il, ces désagréments avec la conversation des hôtes. Tous les fermiers ont des livres et des journaux qui de temps en temps leur parviennent de la côte; beaucoup sont poètes et musiciens. Les paysans donnent eux-mêmes, durant l'hiver, l'instruction élémentaire à leurs enfants; souvent on réunit dans une seule ferme les marmots de plusieurs familles afin de former une petite classe. Aussi n'y a-t-il pas d'illettrés, tout le monde connaît les "Sagas" et les "Eddas" qui constituent la littérature nationale. Dans les stations de la côte existent des écoles où l'instruction peut être perfectionnée; la capitale possède en outre un lycée, où l'on enseigne surtout le latin et les langues vivantes; et, depuis peu de temps, une Université d'une quarantaine d'étudiants.

L'affaire Thaw

LE PROCES D'EXTRADITION TOUCHE A SA FIN.

Conford, N. H., 4 octobre. — Des brefs supplémentaires faisant opposition à l'extradition de Harry K. Thaw ont été remis aujourd'hui au gouverneur Felker.

En même temps que ces brefs, les avocats de Thwa ont remis des télégrammes de gouverneurs de trente trois états qui disent tous ne pas connaître que des démarches pour l'extradition d'un fou aient jamais été faites auprès de leurs états respectifs.

Le message du gouverneur Wm. H. Painter, du Missouri, est typique, le voici: "Les fonctionnaires de cet état n'ont aucune connaissance que des requêtes d'extradition aient été faites ou accordées pour des fous ou des échappés d'un établissement de santé, accusés d'un crime quand la personne avait été reconnue irresponsable."

Les avocats de Thaw ont ajouté que les papiers d'extradition ne montrent aucune accusation contre leur client; ils disent de plus qu'à la date du soi-disant complot pous s'échapper de Matteawan, il était reconnu comme fou et par conséquent irresponsable et incapable de commettre un délit. Ils disent que le devoir du gouverneur est de refuser son extradition.

Opéra Français

La liste des artistes de la troupe de l'Opéra Français est complète.

Nous relevons est noms suivants:

Impresario — M. A. Affre.

Stage Manager — M. Noe Cadeau.

Chefs d'Orchestre — MM. Dobbelaer et Kumps.

Tenors — MM. Affre, de Lherick et Coulon.

Barytons — MM. Mezy, Kairira et Combes.

Basses — MM. Despujols, Bernard et Branet.

1er Comique — M. Le Temple.

Soprano Dramatique — Mlle Lise Brias.

Sopranos Lyriques — Mlle Lavarenne et Mlle Manse.

Contralto — Mlle Dalcia.

Dugazon et Divette d'Opéra Comique — Mlle Rachel Ruiss.

Danseuse Etoile — Mlle Annina Traverso.

Les chœurs seront composés de 40 chanteurs et chanteuses.

L'orchestre comprendra 40 musiciens et le ballet 15 ballerines.

Le maître de ballet, M. de Wanderlaer, vient du théâtre du Chatelet de Paris, dont la scène est universellement connue pour ses représentations à grand spectacle.

La première danseuse appartient à la Scala de Milan. Mlle Traverso a fait également partie de l'Opéra de Monte-Carlo.

Pour les soirées du dimanche M. Le Temple et Mlle Rachel Ruiss, tiendront l'affiche.

Voici quelques uns des œuvres qui seront données au public:

Massenet — "Sapho" (pour la 1ère fois), "Thaïs," "Navarraise," "Manon" et "Hérodiade."

Puccinni — "Mme Butterfly," "Boheme" et "Tosca."

St. Saens — "Phryne" (1ère fois), "Samson et Dalila" et "Hamlet."

Opéras de Wagner — "Tanhauser" et "Lohengrin."

Opéras de Verdi — "Aida," "Rigoletto" et le "Trouvère."

M. De LHERICK,
Ténor de Grand Opéra.

On reprendra "Sigurd" et "Guillaume Tell." Un drame lyrique, tout à fait nouveau, "Romanitza," dont la livret est du poète Magre et la musique de M. Jacquet sera également représenté. Cette œuvre, qui n'a jamais été représentée en Amérique, a remporté un grand succès sur les principales scènes lyriques françaises. "Les filles Jackson," un delicieux opéra-comique qui sera donné également pour la première fois en Amérique. C'est un charmant opéra-comique.

Parmi les spectacles qui seront donnés le dimanche soir, nous relevons, "La Vie Parisienne," "Les Brigands," "Niniche" et les "Petites Michu."

La location est très active et M. Durieu, le trésorier de l'Opéra, disait hier que parmi les abonnés de cette année, il y aurait beaucoup de nouveaux noms. Il reste encore quelques bonnes loges à louer ainsi que quelques fauteuils. Les personnes désireuses de faire des abonnements de saison pourront avoir tous les renseignements voulus chez M. Philip Werlein, dans le magasin de musique de la rue Canal.

Sans aucun doute la saison sera des plus brillantes car la liste des artistes est une garantie de

M. BERNAND,
Basse.

succès. M. Affre apporte à la direction artistique de cette œuvre une expérience que peu de directeurs possèdent, tout au moins aussi fortement. Pendant plusieurs années M. Affre a appartenu au Grand Opéra de Paris, une des principales, sinon la première des grandes scènes lyriques du monde. Il a apporté au choix des artistes qui composent la troupe les plus grands soins. Nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper, que cette année la saison d'Opéra sera une des plus brillantes qui aura été offerte au public de la Nouvelle Orléans depuis de nombreuses années.

Aussi n'est-il pas étonnant que les apparences au point de vue de la location soient des plus favorables.

La première représentation aura lieu le mardi, 11 novembre. Nous ferons connaître postérieurement le programme de cette splendide soirée de gala.

LA PETITE LOUISON

Ce n'est pas la fille du "Malade imaginaire," et elle a peu affaire à M. de Molière. Ne vous frappez pas: c'est la guillotine qui rentre elle-même de vacances et va recommencer sa monotone et sûre action. Elle n'a rien d'effrayant, au reste. Un préfet de nos amis visitait, ces jours derniers, sa prison départementale. Il avisa un jeune homme qui portait avec élégance l'uniforme pénitentiaire et dont la lèvre s'estompait d'un duvet fin et innocent:

— Et vous, dit le haut fonctionnaire, à quoi avez-vous été condamné ?

— A mort! répondit l'adolescent, dans un bon sourire.

Le préfet n'insista pas, parce que les tracas d'une exécution sont tous pour lui, cependant que le patient, à en croire le regretté Danton, ne ressent guère qu'une chiquenaude sur le cou. Se rappelle-t-on, en outre, que lorsque Guillotin proposa à l'Assemblée nationale, après la loi du 21 janvier 1790, l'adoption, en remplacement de la potence et de la roue, d'un instrument de supplice connu depuis des siècles en Ecosse sous le nom de "maiden", et en Italie sous celui de "mannaia," avec quelques innovations de son cru, il déchaîna la plus unanime, la plus sincère hilarité ? Beaucoup de rieurs en tâtèrent sans trop tarder. Mais, comment auraient-ils oublié qu'ils avaient vu cette machine, cette machinette, au théâtre, chez Audinot, dans une pantomime intitulée "les Quatre fils Aymon" ? Il fallut la consultation des mécaniciens, qui perfectionnèrent la célérité et le jeu du mouton; il fallut surtout le rapport de l'illustre Antoine Louis, secretaire perpétuel de l'Académie des sciences, pour que l'instrument fût admis, promulgué établi, d'enthousiasme. Et, tout de suite, il fut nommé "Louisette et Petite Louison," tant et si bien qu'il fit une victime, et quelle victime!... Mais n'anticipons pas. Citons plutôt ce rapport, qui est un monument véritable, impérissable et d'une éloquence à donner le frisson, comme de juste.

Oyez peuples:

"L'expérience et la raison démontrent que le mode en usage par le passé pour trancher la tête à un criminel l'expose à un supplice plus affreux que la simple privation de la vie, qui est le vœu formel de la loi; pour le remplir, il faut que l'exécution soit faite en un instant et d'un seul coup: les exemples prouvent combien il est dificile d'y parvenir. On doit rappeler ici ce qui a été observé à la décapitation de M. de Lally: il était à genoux, les yeux bandés; l'exécuteur l'a frappé à la nuque; le coup n'a point séparé la tête, et ne pouvait le faire. Le corps, à la chute duquel rien ne s'opposait, a été renversé en devant, et c'est par trois ou quatre coups de sabre que la tête a été enfin séparée du tronc. On a vu avec horreur cette "hacherie," s'il est permis de créer ce terme. Personne n'ignore que les instruments tranchants n'ont que peu ou point d'effet lorsqu'ils frappent perpendiculairement. En les examinant au microscope, on voit qu'ils ne sont que des scies plus ou moins fines, qu'il faut faire agir sur les corps à diviser. On ne réussirait pas à décapiter d'un seul coup avec une hache ou couperet dont le tranchant serait en ligne droite, mais avec un tranchant convexe comme aux anciennes haches d'armes: le coup asséné n'agit perpendiculairement qu'au milieu de la portion du cercle; mais l'instrument, en pénétrant dans la continuité des parties qu'il divise, a sur les côtés une action oblique en glissant et atteint sûrement au but. En considérant la structure du cou, dont la colonne vertébrale est le centre, et composée de plusieurs os dont la connexion forme des enchevauchures, de manière qu'il n'y a point de joint à chercher, il n'est pas possible d'être assuré d'une prompte et parfaite séparation en la confiant à un agent susceptible de varier en adresse, pour des causes morales et physiques; il faut nécesairement, pour la certitude du procédé, qu'il dépende de moyens mécaniques invariables, dont on puisse également diminuer la force et l'effet. C'est le parti qu'on a pris en Angleterre: le corps du criminel est couché sur le ventre, entre deux poteaux barrés par le haut par une traverse, d'où l'on fait tomber sur le cou la hache convexe au moyen d'un déclic. Le dos de l'instrument doit être assez fort et assez lourd pour agir efficacement, comme le mouton qui sert à enfoncer des pilotis: on sait que sa force augmente en raison de la hauteur d'où il tombe. Il est aisé de faire construire une pareille machine, dont l'effet est immanquable: la décapitation sera faite en un instant, suivant l'esprit et le vœu de la nouvelle loi; il sera facile d'en faire l'épreuve sur des cadavres et même sur un mouton vivant. On verra s'il ne serait pas nécesaire de fixer la tête du patient par un croissant, qui embrasserait le cou au niveau de la base du crâne; les cornes ou prolongements de ce croissant pourraient être arrêtés par des clavettes sous l'échafaud. Cet appareil, s'il paraît nécessaire, ne ferait aucune sensation et serait à peine aperçu."

Ce discours, aussi admirable que mémorable, eut un effet immédiat. Le 20 mars 1792, dans le même temps que le bonnet rouge devenait d'usage courant et que, pour en faire l'essai, on en coiffait la statue de Voltaire, un décret déterminait le genre et la forme de la "Louisette," que les chansonniers appelaient plaisamment la "Petite Louison," et on faisait l'essai de l'instrument lui-même. Dans le 146e numéro des "Révolutions de Paris" (21-28 avril 1792), le citoyen Prudhomme proposait pour elle l'inscription de ces vers de Malherbe:

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois!

Cet à-propos n'avait pas, hélas! le caractère des prophéties gratuites. Neuf mois plus tard, dans ces mêmes "Révolutions de Paris," le même citoyen Prudhomme devait écrire: "La tête du tyran n'a pas fait, en tombant, plus de bruit que celle de n'importe quel autre scélérat." Il est vrai qu'il eut, ensuite, l'horreur des crimes de la Révolution, et qu'il en fit quelques volumes profitables. Et le marquis de Condorcet, qui devait s'empoisonner pour faire une infidélité à la "Petite Louison," écrivait gravement: "S'il est vrai que cet instrument rende la mort plus prompte et moins douloureuse, l'inventeur aura bien mérité de l'humanité, qui demande que les supplices, s'ils sont nécessaires, ne soient pas cruels."

En attendant, les chansonniers, les chanteurs et la gloire rendaient bien malheureux un homme, un grand homme, l'orateur, le citoyen Antoine Louis en personne. Né à Metz le 13 février 1723, Louis n'était pas tout jeune; il avait près de soixante-dix ans, et sa longue carrière de chirurgien et de savant ne le prédisposait point à l'état de pourvoyeur de bourreaux. Lauréat de l'Académie pour ses mémoires sur les "remèdes anodins" et les "remèdes émollients," auteur malheureux d'un "Essai sur la nature de l'âme," auteur heureux de "la Certitude des signes de mort, où l'on rassure les citoyens de la crainte d'être enterrés vivants" (1753), il avait indiqué une préparation du mercure qui n'excitait pas la salivation, dans les maladies vénériennes, et ne s'était occupé que par raccroc des blessures de la tête qu'il devait guérir radicalement. L'ancien chirurgien-major consultant de l'armée du Haut-Rhin ne résista pas au déplaisir de voir s'attacher son nom à la machine à décapiter et à la crainte de baptiser à jamais démocratiquement ce jouet sinistre. La "Petite Louison!" Antoine Louis en prit un catarrhe suffocant, et, le 20 mai 1792, il succomba aux suites d'une hydropisie de poitrine. Il demanda à être inhumé à la Salpêtrière, près de la fosse de la sœur supérieure. C'est ainsi qu'il ne vit pas le succès prodigieux de la machine qu'il avait perfectionnée et à laquelle il refusait son nom. Que ses mânes soient sans regret et sans remords! Il n'y a plus de "Louisette." Il n'y a pas de "Petite Louison." Il reste un discours immortel — et un couperet qui est un peu là.

Le Plus Beau Cadeau

Elle est adorable, cette chambre d'enfant: dans un coin, le petit lit sous un nuage de mousseline blanche qu'alourdissent des flots de rubans; par terre, un tapis vert pâle, épais et tiède comme la mousse d'été, au fond des bois; sur le mur, dans des cadres clairs, des tableaux simples et gais: poussins en boule jaune qui courent, ailes dressées; bébé chien, l'air piteux et bonasse, sous un bonnet à ruches; gamines hollandaises, en coiffes et gros sabots, qui tournent et sautent sur un fond de prairies où tournent aussi des moulins noirs. Le feu de bûches pétille joyeusement et la flamme rose danse entre les chenets. Il y a çà et là des petites tables qui semblent attendre la dinette et des petits fauteuils qui ouvrent les bras d'un air engageant. Et partout des joujoux somptueux et neufs s'étalent et brillent. Comme il doit être heureux, l'enfant qui habite cette chambre féerique! C'est d'un paradis de ce genre que rêvent, le soir, les petits pauvres..

Pourtant, Colette, assise par terre sur le tapis, un pied dans sa main, Colette en robe de velours et col de dentelle précieuse, ne paraît pas bien contente. Son menu visage couleur de cire, entre les cheveux noirs, longs et lisses, ne s'éclaire d'aucun sourire; les coins de sa bouche tombent, et ses yeux, trop clairs entre les paupières cernées de bistre, se fixent tantôt sur le feu avec mélancolie et tantôt avec impatience sur les beaux joujoux coûteux.

Il y en a trop et tous se ressemblent! Entre Noël et le jour de l'An, il en arrivait à toute heure, dans des paquets noués de faveurs bleues ou roses, dans des boîtes blanches à lisérés d'or; les cadeaux des grands- parents, des oncles, des tantes, des cousins, des amis de papa, des amies de maman, des cadeaux magnifiques et sans imprévu! Colette a reçu quinze poupées, des poupées aussi grandes qu'elle — cinq ans — d'autres toutes petites et vêtues d'étoffes précieuses, de vrais bijoux, des dames à la dernière mode, un bébé anglais, une Japonaise, une Italienne, un matelot, une Arabe, une Roumaine, un nègre, tant de poupées qu'on ne peut plus vraiment les aimer toutes!

Et il est venu aussi des ménages en porcelaine fine, des cuisines dont le fourneau peut s'allumer et cuire un vrai dîner, des épiceries merveilleuses, des maisons de poupée avec tous leurs meubles, qui ont des portes et des tiroirs, des bureaux de poste où l'on peut vendre des timbres, et encore des joujoux de garçon: chemins de fer à catastrophes, canots automobiles, moteurs, aéroplanes.

Deux paquets sont même restés tels quels. Colette regarde les cartons entourés de ficelle rouge et soupire avec ennui; elle n'a pas envie de les ouvrir, oh! mais du tout, et encore moins envie de jouer. Sa tête retombe sur le bras d'un fauteuil; elle ferme les yeux, une peine confuse emplit son cœur.

Maman est entrée sur la pointe des pieds et contemple sa chérie avec une douloureuse tendresse. Comme elle est pâle, comme elle est fragile. La gardera-t-on, celle-là ? Ses deux aînés, un petit garçon, une petite fille, sont déjà partis; rien n'a pu les retenir... Maman joint les mains, les serre contre sa poitrine. Ah! comme elle les envie, les ouvrières, les paysannes dont les petits se roulent dans la poussière des routes et qui ont de si belles joues barbouillées et roses!

Mais les yeux bleus se sont ouverts et la regardent, si clairs, si tristes. Maman essaie de sourire:

— Tu ne dors donc pas, mon amour ? Je croyais que ma petite fille faisait un beau rêve...

— Je ne dormais pas, maman: je pensais...

— A quoi, ma chérie ?

— A... des choses. A rien...

— Et pourquoi ne joues-tu pas?

— Cela m'ennuie...

— Ils sont pourtant bien beaux tes joujoux! Sais-tu que tu es une enfant très gâtée ? A part quelques fleurs et quelques bonbons, ta pauvre maman, elle, ne reçoit aucun cadeau. Elle en donne à tout le monde, voilà tout...

— C'est vrai, maman, tu en donnes beaucoup ?

— Mais oui, mon trésor...

Le visage pâlot s'anime un peu.

— Ça doit être amusant de donner, murmure Colette rêveuse.

— Je connais une pauvre petite fille, poursuit maman, qui n'a pas entendu, la fille d'une femme qui vient faire les nettoyages à la cuisine; cette petite fille-là a bien mal aux jambes, elle ne peut pas marcher; elle est toujours étendue sur son lit et elle n'a pas de joujoux, rien qu'une poupée que sa mère lui a faite avec des chiffons. Et toi...

— Oh! maman! Est-ce que je ne pourrais pas lui en donner, de mes poupées ? Tiens! cette grande-là, la plus belle... Elle est trop lourde! Alors l'Arabe, elle a un beau collier... Et puis celle qui a un trousseau, cela amusera la petite fille de l'habiller... Et encore le nègre qui la fera rire..

Colette est transformée, elle saute, elle bat des mains, ses yeux brillent:

— Elle sera contente, n'est-ce pas, maman ? Il lui faut aussi un ménage pour faire dîner ses enfants... Et l'épicerie pour acheter ses provisions... Et puis encore..

— C'est assez, c'est assez ma chérie, la petite fille n'aurait pas assez de place dans sa maison...

— Vite, vite, maman! Je veux envelopper tout ça moi-même!

Et Colette rit, d'un joli rire en cascade claire que maman n'a pas entendu depuis des mois.

Et maman prend sa chérie entre ses bras, l'embrasse passionnément.

— Ne t'agite pas ma Colette, tu auras la fièvre tout à l'heure... Je vais faire envoyer le paquet... Attends-moi. Il y aura ce soir, grâce à toi, une petite fille bien heureuse!...

Mais quand maman revient, un instant plus tard, Colette ne rit plus. Colette a le regard fixe; elle est triste, inquiète, boudeuse...

Maman lui saisit le poignet, interroge le pouls inégal, sacoudé, penche vers elle son visage anxieux.

— Qu'as-tu donc, ma chérie ? Qu'est-ce qui te fait de la peine ? Regrettes-tu les joujoux qui sont partis ? As-tu envie de quelque chose ? Parle, que veux-tu que je te donne ?

Alors Colette, les yeux illuminés:

— Je voudrais encore donner quelque chose, fait-elle d'un voix fervente!

ANDREE VIOLLIS.

UN CRIME SOUS LOUIS XIV

L'Amérique est fort émue, depuis plusieurs jours, par la lugubre trouvaille d'un corps féminin qui, découpé selon toutes les règles de l'art, fut abandonné sur les bords de l'Hudson.

Les circonstances de ce crime, le soin que prit l'assassin d'éparpiller les morceaux de son épouse aux quatre vents du ciel, remettent en mémoire semblable découverte faite sous le règne de Louis XIV. Par bonheur, si, depuis trois siècles, les hommes ont continué à tuer les femmes et à se détruire entre eux, la police et l'hygiène ont fait de sensibles progrès.

Le roi-soleil séjournait pour affaires à Mont-de-Marsan, lorsqu'un matin son lieutenant de police vint en toute hâte lui conter la nouvelle.

Au petit jour, ayant vu bouger une chose étrange au milieu des champs, on s'était approché. On trouva une malheureuse, absolument défigurée, percée de mille coups, et demi-enterrée. Le drame remontait sûrement à quelques jours, car déjà les vers habitaient les plaies; cependant, la victime respirait encore.

Le premier examen tendit à faire croire qu'il s'agissait d'une "personne de condition." Mais la chemise de belle toile garnie de dentelles, les rubans qui la nouaient aux manches, devaient égarer les recherches, car c'était une bourgeoise Portée à l'hôpital, les médecins avaient chassé la vermine, nettoyé, pansé les blessures, et donné du vin à la patiente, qui, réconfortée par ce cordial, s'était mise à parler. La justice mandée tardant à venir, l'infortunée reperdit la parole. L'aventure remontait à trois jours, et la femme vivait toujours! On était robuste, au dix-septième siècle!

Le roi, indigné, ordonna des minutieuses perquisitions dans toute la région, et Mlle de Montpensier, qui nous conte l'histoire, ajoute: "Peut-être Dieu permettra que, voyant Votre Majesté, la parole lui reviendra pour lui demander justice, et qu'il ne permettra pas qu'un si horrible crime demeure impuni."

Frappé de la justesse de cette idée, Louis XIV envoya quérir, à l'hôpital, ce pseudo-cadavre, pour l'apporter devant l'église tandis qu'il entendrait la messe, et la narratrice ajoute: "Je n'ai jamais rien vu de si effroyable qu'était son visage et ses mains, qu'elle joignit en regardant le roi comme le priant, mais elle ne sut parler."

Bien entendu, malgré son incroyable vitalité, la mutilée mourut; on oublia l'affaire.

Schmidt, l'assassin de New-York, se trahit par une tache d'oreiller à son chiffre; celui de Mont-de-Marsan avait dérouté la police par le linge de sa victime, et, la vue du roi n'ayant pu provoquer le miracle escompté par Mademoiselle, le meurtrier demeura impuni.

PAULE BAYLE.

Le Collège Commercial Augustin

Le Collège Commercial Augustin, sous la direction du Professeur L. S. Augustin, offre un cours complet de sténographie, tenue de livres, d'Anglais, de Français, d'Espagnol, d'arithmétique et d'autres études qui rendent les élèves compétents pour entrer dans le commerce. Le professeur Augustin s'occupe spécialement de préparer des candidats au Service Civil du gouvernement des Etats-Unis.

Le collège est au No. 124 de la rue St. Charles. Il compte déjà plus de cent élèves.

Le voleur repentant

IL REND DES BIJOUX VOLES VALANT $400.

Le voleur qui avait enlevé des bijoux valant $400, et $77 en espèces, de la résidence de Mme Thomas J. Casey, 330 avenue Lebeuf, a dû se trouver embarassé avec les bijoux, car, hier matin, Mme Casey les a retrouvés, dans leur boîte, dans sa cour. Mais d'argent, point.

CROUTE DURE COUVRE LA TETE

Éclate à la moindre pression causant un écoulement. Se sert du savon et onguent Cuticura, guéri entièrement.

Bolton, Gle. — La tête de mon petit garçon était couverte d'une croute dure et épaisse qui éclatait à la moindre pression produisant un écoulement putride et sanguinolent et le faisait tant souffrir que j'avais peine à le garder. Il était très irrité. Les uns appelaient le mal croute lâiteuse, ou dartre courante d'autres eczéma.

"Après avoir essayé plusieurs médecines brevetées je me décidais à essayer le savon et l'onguent Cuticura. Après avoir essayé l'échantillon je fis l'acquisition de savon Cuticura et d'une boîte d'onguent Cuticura. Après m'être servi pendant trois jours du savon et de l'onguent Cuticura il me fût possible d'enlever toute trace et en une semaine mon enfant était guéri complètement. Le savon Cuticura a aussi guéri mon bébé d'une plaie ulcéreuse derrière l'oreille, et maintenant nous ne croyons pas pouvoir nous passer de ces remèdes." (Signé) Mme Charles Poss, 5 Nov. 1912.

L'usage regulier du savon Cuticura pour la toilette et le bain tend non seulement à préserver, purifier et embellir la peau, le scalpe, les cheveux et les mains, mais il aide à prévenir les inflammations, irritations, et l'engorgement des pores, la cause si commune des pustules, vers à tête noire, rougeurs rugosités, de la teigne et autres conditions malsaines de la peau. Le savon Cuticura 25c et l'onguent Cuticura 50c sont vendus dans le monde entier. Echantillon copieux de chaque envoyé gratis, ainsi qu'une brochure de 32 pages traitant de la peau. Adressez une carte-postale Cuticura, Dept. T, Boston.

☞ Les personnes qui se rasent et qui se frictionnent avec une solution au savon de Cuticura le trouveront le meilleur pour le cuir chevelu et la peau.

PALES COULEURS
ANÉMIE FAIBLESSE, CHLOROSE.
MANQUE DE FORCES, PALES COULEURS, etc.
Guéries radicalement par les Dragées concentrées de Vérité
FER BRAVAIS
Toutes Pharmacies et 130, r. Lafayette, Paris. Brochure gratis sur
ANEMIE